

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre-Claude GARDAZ

Chronique du Collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 104-107

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

*Petit jeu en quatre scènes, un intermède
et un épilogue*

SCÈNE I

L'intérieur d'un wagon des chemins de fer fédéraux, un vendredi matin, en gare de Sion. Dans un coin travaille Jean-Marc Gaist, une liasse de papiers et un classeur dans les mains. Soudain la porte s'ouvre. Entre avec précipitation le Sportif, hors d'haleine.

LE SPORTIF. — Salut, Gaist ! Alors, tu sais la nouvelle ?

GAIST (*étonné*). — Quelle nouvelle ?

LE SPORTIF. — Formidable, sensationnel !

GAIST. — Ah ! oui !

LE SPORTIF (*il sort de sa poche la « Tribune de Lausanne »*). — Comment ? Tu n'as pas encore lu les journaux ?

GAIST. — J'ai autre chose à faire. En cette période de théâtre, ce n'est pas le travail qui manque, et quand, par-dessus le marché, on a une heure d'allemand à préparer...

LE SPORTIF. — Mais c'est un événement capital ! Après ça, le déluge ! C'est presque une révolution. Tout le Valais est en émoi ce matin.

GAIST. — Quoi ? Les gens ont pourtant l'air d'aller au travail comme d'habitude.

LE SPORTIF. — C'est qu'ils n'ont pas le sens de l'histoire, ou bien n'ont-ils pas encore vu les manchettes ?

GAIST. — Qu'est-ce qui se passe donc ? Serait-ce que « B and K » auraient démissionné ?

LE SPORTIF. — Tu n'y es pas. C'est un événement d'une portée plus considérable. Tout le pays du Rhône va en sentir le contrecoup.

GAIST. — Oh ! Oh ! Montre donc.

LE SPORTIF (*ouvrant le journal et lisant avec exaltation*). — « Hier soir, à la patinoire de Sierre, au cours d'un match mémorable, la jeune et valeureuse équipe locale a battu Martigny par 3-2. »

SCÈNE II

Jeudi, 23 janvier 1958. Le décor représente le rectorat du collège, animé par la traditionnelle réception des journalistes venus pour la « première » du collègue. Différents groupes de

Messieurs, le verre à la main. Au centre, le président de l'Agaunia, faisant les honneurs de la maison et terminant son petit discours.

LE PRÉSIDENT. — ... et pour conclure, chers Messieurs, je vous remercie d'être venus si nombreux et je vous dis de tout cœur : buvez tant que vous voudrez : in vino veritas, buvez, buvez... mais faites de beaux articles.

L'ENVOYÉ DE LA « LIBERTÉ » — Ne vous en faites pas !

QUELQU'UN. - Vive le diable !

SCÈNE III

Le dimanche suivant, avant la représentation en matinée. Le décor représente la scène et les coulisses du théâtre : dans le fond, une porte ouvre sur les loges. Des acteurs, à moitié ou complètement déguisés, vont et viennent. Quelques-uns discutent, d'autres lorgnent à travers le rideau. Les machinistes et les électriciens font les derniers préparatifs. On entend parfois la voix de M. Theurillat donnant une indication ou appelant un retardataire. Dans un coin, Gilbert Gross et Michel Dami répètent assidûment leur rôle de souffleurs.

EGLOFF (*se repeignant derrière une tenture et déclamant*). — « Non, mon père, non, je n'aurai jamais que... que Lucinde pour épouse. » Ah ! que c'est beau le théâtre ! que c'est beau l'amour !

LE MEDECIN (*encore déguisé en pharmacien, et répétant son rôle*). — « Eh bien ! Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin... mais pas apothicaire ! » du moins pendant deux heures.

LA VOIX DE SCHALLER (*qu'on entend de la salle, derrière le rideau*). — Programme ! Programme ! Qui n'a pas son programme ? Mademoiselle ? Une photographie des acteurs ?... (*persuasif*) Achetez les acteurs !

MÜLLER (GRÉGOIRE). — Foi de Judas, tu paries ce que tu veux, mais tu verras ce que tu verras !

ALLAZ. — Attention ! Qui s'y frotte s'y pique. Et puis, ça coûte dix francs.

A ce moment, sort des loges Dayer (Daniel), un journal à la main.

DAYER. — Hé les gars ! Avez-vous lu la critique du « Nouvel-
liste » ?

VOIX. — Montre, montre !

Un cercle se forme autour de Dayer, qui commence à lire. Seul, indifférent à cet attroupement, Coundouradis continue à contempler les pensionnats à travers le rideau. Au gré de la lecture, les uns se mettent à pâlir, d'autres à rougir, selon la grandeur et la qualité des éloges prodigués ou refusés à leurs talents. La lecture finie :

MÜLLER. — Monocorde ! monocorde ? Avec combien de cordes ce Monsieur X prétend-il donc que je me pende ?

SCHINDELHOLZ. — Cela ressemble bien un peu à ce que disait le « Courrier ».

ZOSSO. — Je préfère la critique de la « Tribune de Genève ».

UNE VOIX. — Je vais écrire une lettre de protestation.

PREMIER SOUFFLEUR. - Et de six pages.

LA VOIX. — Nous faire ça, à nous ! C'est scandaleux !

SECOND SOUFFLEUR. - Abominable.

LA VOIX. - A bas la Sorbonne !

LES DEUX SOUFFLEURS. - Et vive la propagande !

ALLAZ. — Au moins, il ne nous prend pas pour un théâtre de patronage, celui-là, ni pour celui des contemporains.

LE CAISSIER DE L'AGAUNIA. — Oui, mais sale coup pour la fanfare !

INTERMÈDE

Dans la salle, pendant l'entracte. Jean-Marie Pittet raconte :

PITTET. — Nous construisions un tremplin et j'employais l'arrière du ski gauche pour tasser la neige, jusqu'au moment où, crac ! je me retrouve avec un demi-ski seulement. Comme l'avant marche encore, je renonce au saut et je reprends la piste. Mais voilà ! il y avait un arbre. Il n'y a même que cela sur le plateau de Vérossaz. Je n'ai rien senti, mais j'ai tout de même entendu un craquement sinistre de branche cassée. L'arbre n'avait pas de mal, mais il ne me restait plus au pied qu'un tout petit morceau de bois, à peine plus grand que le soulier. J'ôte ce débris et le voilà qui me file sous le nez : et plus un arbre pour arrêter sa course ! Le lendemain, M. Cardinaux, armé d'une corde et d'un piolet, s'en est allé chercher les restes de mes skis parmi les rochers. Les fixations peuvent encore servir...

SCÈNE IV

Le même dimanche, dans une salle de la « Dent du Midi ». Beaucoup de monde, beaucoup de casquettes rouges. Les tables sont disposées en fer à cheval. Des pancartes renseignent les spectateurs sur la répartition des sièges à l'occasion d'une Kneipe. (Il s'agit ici de celle du théâtre.) Voici quelques titres : Fuchsmajor, Fuchsenstahl, Contraburschensalon, Praesidium, Burschensalon. Il est recommandé, pour la mise en scène de cette partie, de prévoir un récitant, ou plus exactement un traducteur, connaissant aussi bien l'allemand que le latin, pour tenir au courant les spectateurs des paroles prononcées.

PRAESIDIUM (tenant à la main un énorme classeur). — Silencium ! Nous allons commencer notre petite soirée récréative. Mais comme un contretemps sportif m'a empêché, l'autre jour dans le train, d'établir minutieusement le programme des festivités et productions, je propose de laisser aller

notre fête au courant de la fantaisie et de l'inspiration. Que ceux qui ont quelque chose à proposer veuillent bien le faire selon les formes établies par notre constitution. Avant d'aborder le chapitre des Witz, fixons les chants.

UN BAVARD RÉPUTÉ. — Rogo verbum.

PRAESIDIUM. - Ne habeas.

GISIGER. — Rogo verbum.

PRAESIDIUM. - Habeas.

GISIGER. — Je propose que l'on chante : *O alte Burschenherrlichkeit, wohin bist du verschwunden ?*

MÉTRAILLER. — Et moi : *Student sein, wenn die Veilchen blühen.*

SCHELLENBAUM. — Non ! Cela ne fait pas assez sérieux. Chantons : *Der Riesenkampf.*

D'AUTRES VOIX. — *La Rauracienne.*

PRAESIDIUM. — Silentium ! Pour mettre tout le monde d'accord, commençons par trinquer et chantons : *Vive la vigne de chez nous !*

ÉPILOGUE

Le hall du collège. A droite, l'affichoir du préfet de l'externat porte l'inscription : « Jeudi 5 février, congé des sports divers. » A la porte principale, en train de sortir, se pressent des étudiants en pantalons fuseau, souliers de ski, anoraks, lattes sur les épaules. Quelqu'un dans la coulisse fera, pendant ce temps, le bruit de la pluie, qui ne cesse de tomber sur la ville.

A contre-courant, essayant de se frayer un passage, arrive Eyer, en tenue de ville et serviette sous le bras. Il a l'air très étonné.

EYER. — Hé là ! laissez-moi entrer ! Qu'est-ce qui se passe donc ce matin ? Par tous les diables, où allez-vous donc ?

TOUS. — Au cinéma, au cinéma !

RIDEAU

Pierre-Claude GARDAZ, phys.